

A une civilisation de crise répond fatalement un art d'angoisse, de contestation ou de refus. « C'est ça, l'art de demain ? » s'exclament certains. Réaction normale, bien plus normale que l'acceptation inconditionnelle ou l'admiration béate ; et comment saisir ce qui se passe au moment où cela se passe dans le monde ? Pour la Biennale des centaines de créateurs en tout genre — 500 cette année — sont sélectionnés aux quatre coins de la terre par 150 correspondants, puis triés et filtrés par une commission internationale de dix membres siégeant à Paris pour déterminer le choix final. La difficulté est qu'il n'y a pas de création originale tous les 2 ans. Mais elle évolue, se transforme. Ce ne sont pas obligatoirement des œuvres abouties qui sont présentées, mais des expériences en mouvement. En outre il n'y a pas de vedettes, pas de chefs d'école, et les noms ont moins d'importance que les courants

de recherche ou les échanges d'idées.

Cette Biennale 1977 a trois dominantes : la vidéo, l'expérimentation sociologique (ou post-conceptuelle) fondée sur la vie quotidienne, l'écriture, le montage, le document, et les régionalistes. La vidéo est aujourd'hui partout, c'est le bateau de l'avant-garde et tout le monde y monte. Une nouveauté néanmoins, la vidéo-sculpture qui implique la participation des spectateurs. L'expérimentation sociologique est surtout représentée par le groupe Untel (Al Binet, Snyers, Cazal) qui a réalisé sur 80 m², à travers 18 thèmes clés, une remarquable réflexion sur la réalité quotidienne urbaine et le conditionnement qu'en reçoivent l'individu et la collectivité ; c'est l'un des moments forts de la Biennale. Les régionalistes veulent se différencier du laminage international moderne : Texans, Californiens, Suisses, Nordiques, Italiens... Ils cherchent à

retrouver leurs racines ou celles des autres. Ainsi le Suédois Anders Aberg a-t-il réalisé de fascinantes maquettes des « favelas » brésiliennes dont l'impact, accompagné d'une musique lancinante indéfiniment répétée, est très fort. L'Amérique latine est également présente avec 80 œuvres de 21 artistes d'une incontestable originalité expressive ; ils sont autant de sismographes d'une sensibilité déchirée, révoltée, éminemment organique et baroque. Et si Rio ou Buenos Aires étaient les capitales artistiques de l'avenir ? Si le changement en art venait demain de là ?

Des individualités se distinguent

Il y a toujours à la Biennale des individualités qui se distinguent des courants dominants ; c'est le cas de Raymonde Arcier avec un extraordinaire tricot géant, symbole de la libération par l'absurde de l'esclavage ménager. De l'Américaine Colette, qui invente de folles

installations oniriques dont chacun peut profiter. D'Albrecht D. qui a créé un vaste environnement photographique sur les différents modes de violences etc. La peinture-peinture ne montre rien de bien neuf. A la traîne des grands monochromes américains et de « Support-Surface », c'est la partie la moins originale de la Biennale, et la plus décevante.

Moins folle que par le passé, plus réfléchie, plus analytique, déjà tentée par la récupération du musée, cette manifestation porte en elle son propre malaise : elle est sans passion. Ne serait-ce-point qu'au lieu d'inventer les jeunes artistes préfèrent penser et théoriser ? Ils subissent plus qu'ils ne remettent en cause. Mais l'art de demain ? Personnellement je mise sur le groupe Untel et Anders Aberg, c'est un pari sur l'intelligence et l'originalité.

PIERRE CABANNE

(1) Palais de Tokyo et musée d'Art moderne de la Ville de Paris, jusqu'au 31 octobre

Photos André Morain et Henri Elwing.



L'anglais John James... « C'est ça l'art de demain ? »
brésiliennes sur une musique lancinante.



Le groupe Untel : une réflexion sur la réalité quotidienne en 80 m².
Un environnement d'Ismail Saray.

